

A faint pencil sketch of a map of Latin America is visible in the background, showing the outlines of the continent and some internal borders. The sketch is light and serves as a subtle backdrop for the text.

*quatorze
poètes
d'
Amériques
Latines*

action poétique

Jean Todrani

Maurice Regnaut

action poétique

rue J.-Mermoz, Rés. La Fontaine-au-Bois, n° 2, 77210 Avon.



publié avec le concours du Centre National des Lettres

Ce numéro a été réalisé par Saül Yurkievitch et Pierre Lartigue

A PARAÎTRE

N° 93 (Sept. 1983) : Poètes du Québec.

N° 94 (Déc. 1983) : Les troubadours Gallego-Portuguais.

Puis : Poésies en U.R.S.S., Reverdy, Dolce Stil Novo, Minnesanger, Victor Hugo, Symbolisme.

REDACTEUR EN CHEF : Henri Deluy.

COMITE DE REDACTION : Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe, Yves Boud'ier, Martine Broda, Henri Deluy, Jean-Charles Depaule, Charles Dobzynski, Marie Etienne, Gil Jouanard, Alain Lance, Pierre Lartigue, Lionel Ray, Maurice Regnaut, Mitsou Ronat, Jacques Roubaud, Bernard Vargaffig.

SECRETAIRE GENERAL : Jean-Pierre Balpe.

DIFFUSION : A partir du n° 80 : Distique, Z.I. Petite Montagne Sud, CE 1819, 91018 EVRY-Cédex - Numéros antérieurs au n° 80 : directement à la revue.

ABONNEMENT : France : 4 numéros : 140 F. — Etranger : 200 F.
 France : 8 numéros : 250 F. — Etranger : 380 F.
 (Voir bulletin d'abonnement en fin de numéro.)

C.C.P. Paris 4294-55 - Action poétique,

Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés

Gérant responsable : Henri Deluy

I.S.B.N. : 2.85463.028.3

Dépôt légal : 2° trimestre 1983

N° Commission paritaire : 56995

Imp. Le Castellum - 30000 Nîmes

SOMMAIRE

Poètes d'Amérique Latines

— A Roosevelt : Ruben Darlo	2
— Ecuatorial : Vicente Huidobro	4
— Le chien sans plumes : Joao Cabral de Melo Neto	15
— Comparutions : Marco Antonio Montes de Oca	29
— L'Himalaya : Miguel Angel Bustos	34
— Salon de thé : J.G. Cobo Borda	40
— Sentinelle ni chasseur : Saül Yurklevich	43
— Célébrations : Eduardo Mitre	50
— Il se fait tard docteur : Claribel Alegria	53
— Poèmes : Enrique Fierro	56
— Poème trivial : Ferreira Gullar	57
— Le soleil dans le miroir : Armando Rojas	60
— Rendez-vous : Alvaro Mutis	61
— Poèmes : Guillermo Sucre	63
— Notules bio-bibliographiques	69



— Forme avec la bouche : Jean Todrani	70
---	----



Notes Informations Editions Revues

— Quant à l'Image (et quant au grotesque) : M. Regnaut	71
— Revues, Notes : Jean-Pierre Balpe	74
— Patrick Tort : Jacqueline Salvat	76



— Couverture : dessin de Fernando MAZA.	
---	--

A ROOSEVELT

C'est avec la voix de la Bible ou le vers de Walt Whitman
qu'il faudrait arriver jusqu'à toi, chasseur !
Primitif et moderne, simple et compliqué,
avec un rien de Washington et des tonnes de Nemrod !

Tu es les Etats-Unis,
tu es le futur envahisseur
de l'Amérique ingénue qui a du sang indigène
qui prie encore Jésus-Christ et qui parle espagnol.

Tu es un fier et fort spécimen de ta race ;
tu es savant, tu es habile ; tu t'opposes à Tolstoï.
Et domptant les chevaux, assassinant les tigres
tu es un Alexandre-Nabuchodonosor.
(Tu es un professeur d'énergie,
comme disent les fous d'aujourd'hui)

Tu crois que la vie est incendie,
que le progrès est éruption ;
là où tu loges la balle
tu places l'avenir.

Non.

Les Etats-Unis sont grands et puissants.
Quand ils frémissent c'est un profond tremblement
qui passe par les vertèbres énormes des Andes.
Si vous criez, on entend comme un rugissement de lion.

Hugo à Grant le dit déjà : « Les étoiles vous appartiennent. »
(A peine brille, se dressant, le soleil argentin
et l'étoile chilienne se lève...) Vous êtes riches.
Vous joignez au culte d'Hercule le culte de Mammon ;
éclairant le chemin de faciles conquêtes
la Liberté lève sa torche à New York.

Mais notre Amérique, celle qui a des poètes
depuis les temps anciens de Netzahualcoyotl,
celle qui a gardé trace du pied du grand Bacchus.
celle qui l'alphabet panique apprit naguère ;
celle qui consulta les astres, qui connut l'Atlantide,
dont le nom nous parvient résonnant dans Platon,
et qui depuis les plus anciens moments de son existence
vit de lumière, de feu, de parfum, d'amour,
l'Amérique du grand Moctezuma, de l'Inca,
l'Amérique parfumée de Christophe Colomb,
l'Amérique catholique, l'Amérique espagnole,
l'Amérique où le noble Guatemoc dit :
« Je ne suis pas sur un lit de roses » ; cette Amérique
qui tremble d'ouragans et qui vit d'Amour ;
avec ses hommes aux yeux saxons et à l'âme barbare, elle vit.
Elle rêve. Elle aime, et vibre ; elle est la fille du Soleil.
Prenez garde. Vive l'Amérique espagnole !
Il y a mille petits lâchés par le Lion Espagnol.
Il faudrait, Roosevelt, être Dieu lui-même,
le terrible Fusil, le puissant Chasseur
pour pouvoir nous tenir dans vos griffes ferrées.

Vous avez tout mais il manque une chose : Dieu !

Malaga, 1904
(Trad. P. Lartigue)

ECUATORIAL

A Pablo Picasso

En ce temps là s'ouvrirent mes paupières sans ailes
Et je commençais à chanter sur les lointains détachés

Hors de leurs nids

Tournent au vent les drapeaux.

LES HOMMES

DANS L'HERBE

CHERCHENT LES FRONTIERES

Sur le champ banal

le monde meurt

Des têtes mûries trop tôt

jaillissent des ailes brûlantes

Et dans la tranchée équatoriale

fauchée par endroits

Sous l'ombre des avions vivants

Les soldats chantaient dans les durs après-midi

Les villes d'Europe

s'éteignent une à une

Cheminant vers l'exil

Le dernier roi portait à son cou

Une chaîne de lampes

Les étoiles
 qui tombaient
Étaient les lucioles de la mousse.

Et les affiches pendues
 tombaient le long des murs

Une ombre roula sur la pente des monts
Où le vieil organiste fait chanter les forêts

Le vent berce les horizons
accrochés aux agrès et aux voiles

Sur l'arc-en-ciel
 un oiseau chantait

Ouvrez moi la montagne

De toutes parts sur le sol
Je vis des ailes d'hirondelles
Et le Christ qui prit son envol
Oublia la couronne d'épines

Assis sur le parallèle
nous regardons notre temps

SIECLE ENCHAINÉ DANS UN ANGLE DU MONDE

Dans les miroirs courants
Passent les barques sous les ponts
Et les anges facteurs
 reposent dans la fumée des dreadnoughts

Dans l'herbe
 siffle la locomotive en rut
Qui traversa l'hiver

Les deux cordes de sa trace
Derrière elle chantent
Comme une guitare indocile

Son œil nu

Cigare de l'horizon

Danse parmi les arbres

Elle est le Diogène à la pipe allumée
Qui cherche entre les mois et les jours

Sur le sentier d'équinoxe
Je commençai à marcher

Chaque étoile

est un obus qui éclate

Les plumes de ma gorge
Tiédirent au soleil

qui perdit une aile

Le divin aéroplane

Apportait un rameau d'olivier dans ses mains

Cependant

Les crépuscules blessés saignent

Et dans le port les bateaux qui s'éloignent
Portaient une croix à la place de l'ancre

Nous nous sommes assis en chantant sur les plages

Les plus braves capitaines

Le Capitaine Cook

En iceberg allaient aux pôles

Chasse des aurores boréales

Serrer leur pipe dans leurs lèvres

Au pôle Sud

D'esquimaux

D'autres clouent de fraîches lances au Congo

Le cœur ensoleillé de l'Afrique
S'ouvre comme les figues picotées

Et les nègres
de race divine
Esclaves en Europe
Lavaient sur leur visage
la neige qui les tache

Des hommes aux ailes courtes
ont tout parcouru

Et un noble explorateur de Norvège
Comme butin de guerre
Apporta en Europe
parmi les animaux étranges
Et des arbres exotiques
Les quatre points cardinaux

Je me suis embarqué moi aussi
Laisant mon récif je suis venu vous voir
Les mouettes volaient autour de mon chapeau
Et me voici
debout
en d'autres baies

Sous le bosquet aphone
Passent lentement
les villes captives
Une à une cousues de fils téléphoniques
Et les mots et les gestes
Volent autour du télégraphe

En se brûlant les ailes
comme des dieux inexperts
Les avions fatigués
Allaient se poser sur les paratonnerres

Du fond du crépuscule
Venaient les mendiants presque muets

Un murmure de prières
 inclinait les arbres
 Sur les mers
 l'été s'enfuit

QUE DE CHOSES J'AI VU

Dans la brume végétale et épaisse
Les mendiants des rues de Londres
Collés comme des affiches
Contre les murs froids

Je me souviens bien
 Je me souviens

Cette après-midi de printemps
Une jeune fille malade
Laisant ses deux ailes à la porte
Entrait dans le sanatorium

Cette même nuit
 sous le ciel oblong
Dix zeppelins vinrent sur Paris
Et un chasseur de sangliers
En laissa sept saignants
Sur l'aube agreste

Dans le nuage qui frôlait le toit

Une horloge verte
 Annonce l'année

1917

IL PLEUT

Dans l'eau
On enterrait les morts

Quelqu'un pleurant
Faisait tomber les feuilles

Il y a des signes dans le ciel
Dit l'astrologue barbu

Les hiboux picorent
Une pomme et une étoile

Mars
 passe à travers du
 Sagittaire

LA LUNE APPARAÎT

Un astre maltraité
Glisse

Astrologues aux mitres pointues
Des flocons de cendre de leurs barbes tombaient

Et me voici
 dans les forêts accordées
Plus savamment que les vieilles harpes

Dans la maison
 accrochée au vide

Fatigués de chercher
 les Rois Mages se sont endormis

Accroupis les ascenseurs se reposent

Et dans toutes les alcôves
Chaque fois que sonne l'heure
Un page sérieux de l'horloge sortait
Comme pour dire

La voiture de madame est avancée

Près de la porte vivante
L'esclave nègre

ouvre la bouche prestement

Pour que son maître pianiste
Fasse chanter ses dents

Cette après-midi j'ai vu
Les dernières affiches phonographiques
C'était une confusion de cris
Et de chants les plus divers
Comme dans les ports étrangers

Les hommes de demain
Viendront déchiffrer les hiéroglyphes
Que nous laissons maintenant
A l'envers écrits
Sur les fers de la Tour Eiffel

Nous arrivons à la fin du combat
Ma montre a perdu toutes ses heures

Je te parcours lentement
Siècle coupé en deux
Avec un pont
Sur un fleuve sanglant
Chemin de l'Occident

Une après-midi
tout au fond de la vie

Passait un horizon de chameaux
Sur leurs épaules muettes

Traverse l'Amérique Latine

L'Amour

En peu d'endroits je l'ai rencontré
Et tous les fleuves inexplorés
Sous mes bras sont passés

L'Amour

Un matin

Des bergers alpinistes
Jouaient du violon sur la Suisse

Et sur l'étoile voisine
Celui qui n'avait pas de mains
Jouait du piano avec ses ailes

Siècle embarqué dans des avions ivres

OU IRAS TU

Partant pour l'exil
Le dernier roi portait au cou
Une chaîne d'étoiles éteintes

Et je vis hier morte parmi les roses
l'améthyste de Rome

ALFA

OMEGA

DELUGE

ARC-EN-CIEL

Combien de fois la vie aura recommencé

Qui dira tout ce qui est arrivé sur un astre

Nous continuons notre marche
Portant une tête mûre entre nos mains

LE ROSSIGNOL MECANIQUE A CHANTE

Cette multitude de mains âpres
Porte des couronnes funéraires
Vers les champs de bataille

Quelqu'un passa perdu dans son cigare

QUI EST-CE

Une main coupée
Sur les marbres laissa
La ligne équatoriale révélée récemment

Siècle

Plonge toi dans le soleil
Quand dans l'après-midi
Il atterrit sur un champ d'aviation

Vers le seul aéroplane
Qui chantera dans le bleu un jour
Une bande de mains
S'envolera des ans

CROIX DU SUD

SIGNE SUPREME

AVION DU CHRIST

L'enfant rose avec ses ailes nues
Viendra une trompette dans ses doigts
La trompette fraîche encore qui annonce
La fin de l'Univers.

(Trad. P. Lartigue)

LE CHIEN SANS PLUMES

(1949-1950)

I

(Paysage du Capibaribe)

La ville traversée par le fleuve
comme une rue
traversée par un chiot ;
un fruit
par une épée.

Le fleuve tantôt semblait
la langue douce d'un chien,
tantôt le ventre triste d'un chien,
tantôt l'autre fleuve
de panne aqueuse et sale
des yeux d'un chien.

Ce fleuve-là
était comme un chien sans plumes.
Ne savait rien de la pluie bleue,
de la source couleur rose,
de l'eau du verre d'eau,
de l'eau de la cruche,
des poissons d'eau,
de la brise dans l'eau.

En savait des crabes
de vase et de rouille.
En savait de la boue
comme d'une muqueuse.
Devait en savoir des poulpes.
En savait assurément
de la femme fiévreuse qui habite les huîtres.

Ce fleuve-là
jamais ne s'ouvre aux poissons,
à l'éclat,
au remuement de couteau
qu'il y a dans les poissons.
Jamais ne s'ouvre en poissons.

Il s'ouvre en fleurs
pauvres et noires
comme des nègres.
Il s'ouvre en une flore
sale et même mendiante
comme le sont les mendiants nègres.
Il s'ouvre en mangues
aux feuilles dures et rêches
comme un nègre.

Lisse comme le ventre
d'une chienne féconde,
le fleuve grossit
sans jamais exploser.
Il a, le fleuve,
des couches fluides et invertébrées
comme celles d'une chienne.

Et jamais je ne l'ai vu travailler
(comme travaille
le pain qui fermente).
En silence,

le fleuve charrie sa fécondité pauvre,
lourd de terre noire.

En silence il se donne :
en chapes de terre noire,
en bottes ou gants de terre noire
pour le pied ou la main
qui y plonge.

Comme parfois
il arrive aux chiens,
le fleuve paraissait stagner.
Ses eaux coulaient alors
plus denses, plus lourdes ;
coulaient avec les ondes
denses et lourdes
d'un serpent.

Avait alors quelque chose
de la stagnation d'un fou.
Quelque chose de la stagnation
de l'hôpital, du pénitencier, de l'asile,
de la vie sale et renfermée
(du linge sale et renfermé)
par là où il se traînait.

Quelque chose de la stagnation
des palais cariés,
mangés
de moisissure et d'herbe-aux-oiseaux.
Quelque chose de la stagnation
des arbres obèses
laissant goutter les mille sucres
des salles-à-manger du Pernambouc,
par là où il se traînait.

(C'est là,
mais le dos tourné au fleuve,
que « les grandes familles spirituelles » de la ville

plantées en files
coagulées en boue ;
paysage d'amphibies
de boue et boue.

Comme le fleuve
ces hommes-là
comme des chiens sans plumes
(un chien sans plumes est pire
qu'un chien étripé ;
est pire
qu'un chien assassiné.

Un chien sans plumes
c'est quand un arbre est sans voix.
Quand pour un oiseau
ses racines sont en l'air.
C'est quand la moindre chose
est rongée si au fond
jusqu'à ce qu'elle n'a pas).

Le fleuve savait
ces hommes sans plumes.
Savait
leurs barbes étalées,
leurs cheveux affligés
de crevettes et d'étoupe.

Savait aussi
les grands dépôts au bord des quais
(où tout
est une immense porte
sans portes)
béant
aux horizons qui sentent l'essence.

Et il savait
la maigre ville décrépète

où des hommes osseux,
où des ponts, des bâtisses osseuses
(ils vont tous
vêtus de sacs)
sèchent
jusqu'au plus profond de leur plâtre.

Mais il connaissait mieux
les hommes sans plumes.
Eux
sèchent
au-delà même
de leur plâtre extrême ;
au-delà même de leur paille ;
au-delà
de la paille de leur chapeau ;
au-delà
même
de la chemise qu'ils n'ont pas ;
bien au-delà du nom
même écrit sur la feuille
du papier le plus sec.

Car c'est dans l'eau du fleuve
qu'ils se perdent
(lentement
et sans dents).
Ils s'y perdent
(comme une aiguille ne se perd pas).
Ils s'y perdent
(comme une horloge ne se casse pas).

Ils s'y perdent
comme un miroir ne se casse pas.
Ils s'y perdent
comme un miroir ne se casse pas.
Ils s'y perdent
comme se perd l'eau répandue :
sans la dent sèche

par quoi soudain
dans un homme se casse
le fil de l'homme.

Dans l'eau du fleuve,
lentement,
ils vont se perdant
en boue ; en boue
qui peu à peu
ne peut non plus parler :
qui peu à peu
acquiert les gestes défunts

de la boue ;
le sang de gomme,
l'œil paralytique
de la boue.

Dans le paysage du fleuve
difficile de savoir
où commence le fleuve ;
où la boue
commence du fleuve ;
où la terre
commence de la boue ;
où l'homme,
où la peau
commence de la boue ;
où commence l'homme
dans cet homme.

Difficile de savoir
si cet homme
déjà n'est pas
bien en-deçà de l'homme ;
bien en-deçà de l'homme
au moins capable de ronger
les os de la tâche ;

capable de saigner
sur la place ;
capable de crier
si la meule lui mâche le bras ;
capable
d'avoir sa vie mâchée
et non seulement
dissoute
(dans ces eaux douces
qui amollissent ses os
comme elles ont amolli les pierres).

III

(Fable du Capibaribe)

La ville est fécondée
par cette épée
qui se répand,
par cette
humide gencive d'épée.

A l'extrémité du fleuve
la mer s'étendait,
comme une chemise ou un drap,
sur ses squelettes
de sable lavé.

(Comme le fleuve était un chien,
la mer pouvait être une bannière
bleue et blanche
déployée
à l'extrémité du cours
— ou du mât — du fleuve.

Une bannière
qui eût des dents :
car la mer est toujours
avec ses dents et son savon
à ronger ses plages.

Une bannière
qui eût des dents :
comme un poète pur
polissant des squelettes,
comme un rongeur pur,
un policier pur
élaborant des squelettes,
la mer,
avec ardeur,
va toujours relavant
son pur squelette de sable.

La mer et son encens,
la mer et ses acides,
la mer et la bouche de ses acides,
la mer et son estomac
qui mange et se mange,
la mer et sa chair
vitreuse, de statue,
son silence, gagné
au prix de toujours dire
la même chose,
la mer et son si pur
professeur de géométrie).

Le fleuve craint cette mer
comme un chien
craint une porte pourtant ouverte,
comme un mendiant
l'église apparemment ouverte.

D'abord
la mer repousse le fleuve.
Elle ferme au fleuve
ses draps blancs.
La mer se ferme
à tout ce qui du fleuve
est fleurs de terre,
image de chien ou de mendiant.

Puis
la mer envahit le fleuve.
Elle veut,
la mer,
détruire du fleuve
ses fleurs de terre gonflée,
tout ce qui dans cette terre
peut grossir et exploser,
comme une île,
un fruit.

Mais avant d'aller à la mer
le fleuve s'attarde
en mangles d'eau immobile.
Le fleuve s'unit
à d'autres fleuves
en lagune, en marais
où, froide, la vie travaille.

le fleuve s'unit
à d'autres fleuves.

Réunis,
tous les fleuves

préparent leur lutte
d'eau immobile,
leur lutte
de fruit immobile.

(Comme le fleuve était un chien,
comme la mer était une bannière,
ces mangles
sont un énorme fruit :

La machine
patiente et utile
d'un fruit ;
la force
invincible et anonyme
d'un fruit
— travaillant encore son sucre
une fois coupé —.

Comme goutte à goutte
jusqu'au sucre,
goutte à goutte
jusqu'aux couronnes de terre ;
comme goutte à goutte
jusqu'à une plante neuve,
goutte à goutte
jusqu'aux îles soudaines
qui affleurent allègres).

IV

(Discours du Capibaribe)

Ce fleuve-là
est dans la mémoire
comme un chien vif
dans une salle.
Comme un chien vif
dans une poche.
Comme un chien vif
sous les draps,
sous la chemise,
la peau.

Un chien, parce qu'il vit,
est aigu.
Ce qui vit
ne s'engourdit pas.
Ce qui vit blesse.
L'homme,
parce qu'il vit,
se heurte à ce qui vit.
Vivre,
c'est aller parmi ce qui vit.

Ce qui vit
trouble de vie
le silence, le sommeil, le corps
qui rêva se tailler
un vêtement de nuages.
Ce qui vit heurte,
a des dents, des arêtes, est épais.
Ce qui vit est épais
comme un chien, un homme,
comme ce fleuve.

Comme tout le réel
est épais.
Ce fleuve
est épais et réel.
Comme une pomme
est épaisse.
Comme un chien
est plus épais qu'une pomme.
Comme est plus épais
le sang du chien
que le chien lui-même.
Comme est plus épais
un homme
que le sang d'un chien.
Comme est beaucoup plus épais
le sang d'un homme
que le rêve d'un homme.

Epais
comme une pomme est épaisse.
Comme une pomme
est beaucoup plus épaisse
si un homme la mange
que si un homme la voit.

Comme elle est encore plus épaisse
si la faim la mange.
Comme elle encore beaucoup plus épaisse
si ne peut la manger
la faim qui la voit.

Ce fleuve-là
est épais
comme le réel le plus épais.
Epais
pour son paysage épais,
où la faim
étend ses bataillons de secrètes
et intimes fourmis.

Il est épais
pour sa fable épaisse ;
pour la dérive
de ses gelées de terre ;
lorsqu'il engendre
ses îles noires de terre.

Car est beaucoup plus épaisse
la vie qui se dédouble
en plus de vie,
comme un fruit
est plus épais
que sa fleur ;
comme l'arbre
est plus épais

que sa graine ;
comme la fleur
est plus épaisse que son arbre,
etc, etc.

Epais,
car est plus épaisse
la vie que l'on dispute
chaque jour,
le jour qui s'acquiert
chaque jour
(comme un oiseau
qui chaque seconde
conquiert son vol).

(Trad. du brésilien, Alice Raillard, avec la collaboration d'Anny Basset)

COMPARUTIONS

HYMNE NATIONAL

La marée de neige et de feu alternés
me dit que l'eau n'est blanche que lorsqu'elle est furieuse
me parle de rumeurs d'ailes s'entrouvant hors de la coquille
avant même d'en sortir l'oiseau aveugle vole et répète
que le monde sera bien plus à nous
si nous l'abandonnons à l'impétuosité de son propre chant.

Irrépressible fugue du chant
tu arrives sur cette vague scintillante
en bataillons de lueurs qui assiègent mon front autrefois soumis
en jardins d'astres qui impriment sur le mur leurs rouges fleurs
[artificielles.

Intacte toile d'araignée millénaire
tu sais que dire aujourd'hui est tacher de futur
la véhémence du présent
le certain rendu réel à force d'être soi-même
d'être ce que nous ne sommes pas
de ne tirer en vain aucune de ses balles.

INVENTAIRE

Dieu qui es fait
du levain des lucioles
tout passe
sauf ma bosse dromadaire
passe le matin
mais pas le nuage qui l'enferme
la clé se coince
le loquet n'ouvre pas.

Il se passe
je ne sais quel
exode ou exil
vertigineuse chambre de conversion
où ton vol n'est plus
qu'un soupir relié
entre deux ailes.

POEME XIII DE LA CONVALESCENCE

les oiseaux
s'asseoient
à leur place

la place des
oiseaux n'est
pas leur vol

la place des
oiseaux n'est
pas leur corps

la place des
oiseaux n'est
pas leur nid

la place des
oiseaux n'est
pas le ciel

la place
des oiseaux
est le chant

LETTRE A UN HOMME IMMOBILE

I

Tu as vécu les échos d'un corps à corps
écrit fulminant
et te restent dans le dos
des chutes et des signes qu'aucun aveugle ne saurait lire :
coup de griffe de la lumière sur la pierre irréfutable
épis de pluie durcie
égrénés sur le tambour le plus rauque
eaux vides orages
où le linge brille par son absence.

II

Des plumes de soleil exorcisées ou invoquées
un vin rouge une femme vêtue de ta nudité
te font voler en éclats
te dérobent tes doigts à la porte de l'orgasme
et tu hurles et tu es ce que tu ignorais
un grillon électrique
retranché dans l'ombre.

III

Mais maintenant tu ne t'arrêtes pas ni ne marches ni ne cours
tu es cloué à ta place [ni ne voles
par un solide cheveu de femme
tu es l'escalier escaladé
le sang embrasé embrassé
vélocité des ruines
dans la lumière dorée
d'autant plus froide
qu'elle est plus proche.

IV

L'univers s'est enfui
mais la terre suit son mouvement.
Le vent de l'après-midi
n'éteint pas les flammes du bougainvillier.
Les nouveaux-nés cheminent
les nuits rament bras-dessus bras-dessous.
L'oiseau roc te rapportera
la lune que tu as perdu.

V

Finalelement
ne bouge pas si tu ne veux pas
mais respire au moins
dragon gelé en fleur
je veux voir le ciel fendu
par tes deux rayons de lucioles :
la chair est papier
l'écriture éclair.

COMPARUTION

Araignée de tristesse
vague séditeuse
enterre-moi dans le poème
mais un bras dehors
pour que je n'oublie pas
le vent qui m'oublie.

Ce qui flagelle n'est pas la douleur mais l'extase
un fauve déchire à peine tue à peine
le souvenir lui assassine

quand il demande
pourquoi nous sommes encore en vie.

Oh affectueux oiseaux enterrez-moi
un bras hors de la terre
que je n'oublie pas l'oubli qui m'oublie.

LES MOTS SE DETACHENT COMME DES FOURGONS

Je suis seul comme un bras de mer amputé de la terre
Je suis seul comme un bras de mer
Je suis seul comme un bras
Je suis seul
Seul.

(Trad. Florence Delay)

L'HIMALAYA

*Jaillissent épées
qui là où tremblent gorges
baiseront haines.*

(Anonyme du XVI^e siècle.)

I

MAISON DE SILENCE

Un enfant et un couteau, chair et fer amoureux, cherchent dans l'âme la selve qui les sauve.

Arômes et pleurs bouche de glace sur cicatrice de pureté. Ira l'oubli dévorer les frissons ira la terre soulevant des mers.

Songe de l'enfant qui meurt en sa Maison de Silence sous le ciel de l'effroi, herbe de tristesse amour de personne.

II

ALCHIMIE DE LA HAINE

Vibre encore l'iris minéral de deux couteaux dans la nuit. Dans la friche centenaire face au fleuve animal, s'affrontent des blasphèmes oubliés.

Le sang absent, seuls des fils d'oxyde volent dans la broussaille et les bidons. Morts voici des dizaines d'années en de lugubres maisons sous des draps collants comme des suaires les ferrailleurs sont nombre occulte, brume de cristal sur la pierre avivée par la lune.

Les poignards prolongent pour longtemps une haine d'infinis engrenages chercheuse d'entrailles qui ne tremblent plus, de cœurs en coupoles de poussière.

III

POULAIN DU CONFIN

Passent les années, je cours par les vallées et villes semblables à des glaciers monté sur mon poulain de lumière et frisson. L'animal impétueux en désir n'en peut mais, n'en peut plus. Sa crinière s'empêtre aux bouches et aux grilles. Les sabots crevassés lancés entre les pierres, ô pierres de bonté, sont en sang. Un long sommeil signale, signale notre passage.

Pitié pour mon animal pitié pour nous.

L'espérance perdue nous sondons l'ombre grouillante, déchirant la nuit l'air d'un sourd hurlement. Nous demandons seulement une rue un creux de pitié.

Mais quand je sentirai mes jambes calcinées en sueur animale que soulève une crampe douillette. Mais quand je pleurerai l'agonie du noir poulain je lèverai ma main, la pierre de touche finale, je l'enfoncerai dans sa gorge que j'aime.

Pour en finir seulement pour dormir, poulain du confin.

IV

IN NOMINE PATRIS

Pour une bonne mort des draps amidonnés, une faible clarté frôlant des choses frôlées, voix et murmures au ras du sol, le moindre bruit.

Car lorsque nous renverserons nos yeux le Grand Epouvantail Mortel balaiera les larmes secouera les ventres clouera les langues.

Moi non. Moi non.

Et quelqu'un sautera par la fenêtre arrachera la feuille, hالتant. Tandis que la lune brise des vitres dans les yeux de pierre.

V

ANALOGIES

Ne traverse pas une place la nuit sous les émaux du bruit lointain de soleils en flammes. Attends la pluie qui noiera dans l'herbe l'ombre du haut ciel.

Et quand tu fermeras enfin un de ces meubles d'acajou aux éclats de bois endormi, ouvre-le furieusement. Peut-être surprendras-tu d'étranges cérémonies de foulards, frissons creux en habits, tremblement de linges, une longue lueur évanouie en fuite à travers plis et lettres perdues.

VI

LUNE DE HERODE

Si dans la nuit d'immobiles policiers ceinturent des chiens à gueule de pierre, je tremble. Je veux m'éloigner je ne peux, comme en rêve.

Je porte alors ma main à ma poitrine transpercée. Afin qu'au loin dans les jungles d'os et de souffle ne sorte pas le hurlement de celui qui dévore mes entrailles. Et en hurlant prolonge chez les chiens de garde une haine toute silence et crocs qui me poursuit pour des millénaires.

VII

EPITRE DE SAINT PAUL AUX MAYAS, INCAS ET AZTEQUES

Vous devrez attendre. Errer en ombres. Renaître sous des ciels grossiers de jaspé et de rouille. Mais au quinzième siècle de *notre ère* nous tomberons sur vous.

Vos temples d'or traverseront la mer. Toute vigueur sera châtrée. Chaque aube sera péché mortel. Nous décimerons votre peuple, ceux qui se sauveront seront baptisés.

VIII

N'OUBLIE PAS DECEMBRE DEMOISELLE DE LA TERRE D'OC

Près de mon lit un cristal rond me sert de mirador pour l'abîme, cœur crépusculaire qui bat sous terre. Crypte de Marie-Isabelle, crypte de l'Immaculée. Entends-tu, Entends-tu le prêtre, fantôme d'un culte fantôme, pousser la blanche clameur : Marie, Marie-Isabelle qui pêche en parfaite communion avec les Cieux ?

Dors et laisse passer la mer.

POLYPHEME

Sur AUTELS de toile
sur AUTELS de la mer
sur la MER

qui suis-je ?

Je suis parti, j'ai marché sur le Sud et j'ai pénétré sur les domaines de POLYPHEME-gardien de l'Himalaya.

Et un unique oiseau ; paisible sur le blanc rameau d'un arbre tué par le feu du ciel ; a chanté :

je suis HYPERION

phénix dans les eaux de mille soleils au pays de Diotime.

Je chante ma solitude parce que tu apparais, je chante parce que tu me vois :

(éclairé dans les émaux de ma musique, éclairé dans la couleur véloce de ma tristesse)

JE CHANTE

les fleuves ont fui,

Diotime tourne errant dans le million

de galaxies-serpent d'or dans les montagnes de la lune.

JE CHANTE

parce que tu pénètres au royaume de POLYPHEME-

SEIGNEUR ; œil solitaire de toute vision liée à la multiplicité du mal ;
(sur chaque pierre
sur chaque métal chaque fleur ou porte qui s'ouvre sur
le jardin qui t'appelle, antique)
ton *cœur-unité* doit souffrir divisé en mille visages
ici TOUT est énigme SPHINX fable de fables dans la
nuit de toutes les nuits.

JE CHANTE

mon songe agonie dans la courbe de mon vol
le vol de mes ailes dans *ton* songe que tu dois étrangler
si *tu veux* le

VERBE

mont de peau vive
Seigneur-écorché
(peut-être ceci est-ce un livre
un mont qui hallucine ses pierres
un Verbe infini qui clame pour tous les verbes dans la
sauvage barbarie de ce qui *jamais* n'a été verbal ?)

JE CHANTE

ton égarement d'Aigle et de Tigre sur la terre sans
Maîtres

JE CHANTE

le passage des Errants.

(Et j'ai rêvé,
rêvé d'un désert jaune avivé par toute ombre ou lumière qui
l'aurait un jour touché. Et sur ce champ livide un patio de
cristal appelait avec des éclats d'eau dans la fièvre de la planète
morte.

où est-elle

où est-ELLE ?

La nuit est morte et vit son cœur.

J'ai marché un siècle sur le désert-tigre de mon rêve ; un
siècle de maisons aux blancs habits vides dans des salles
éclairées par des éclairs pourpres ; un siècle et j'ai
atteint le patio de cristal.

J'ai traversé une foule d'hommes silencieux qui se sont laissés vaincre comme des murailles de soie : *tendues* ; devenus

ombres ils ont fui sur le désert jaune comme des fauves marins vers le ciel liquide suspendu sur le patio.

Et je suis arrivé jusqu'à lui ; un opale circulaire et sans limite ; et j'ai erré sur sa surface de *quiétude* traversée par des images nées dans l'abîme sauvage du ciel.

Villes érigées entre deux obscurités ; villes coupées par des troupes aux cornes de bronze ; villes *apportées* à mon rêve par le passage de barbares délires d'autre ciel en un autre temps.

Et l'opale infini a lâché un poisson d'or ouvert en vitraux de feu sur un champ livide sillonné de lumières et d'ombres qui vivaient le désert jaune de mon rêve.)

JE CHANTE

le passage des Errants.

l'arc-HORIZON du ciel s'est-il lassé d'être le vaste support *calme* de la meute sainte des soleils carnivores dans la maison nocturne ?

(dupe, aimant les mensonges : je suis une hyène affamée dans la ville des immortels).

GENERAL :

il te manque encore un crime pour accéder à l'éternelle paix immémoriale.

ENTENDS-TU le chant :

aussi grand que le ciel dans les cœurs plongés dans la terre verbale ?

Chantent les sirènes de mille ans dans la mer et leur chant aimante les Pôles et sur des ponts de feu la vision est tienne SABBAT.

(Trad. Albert Bensoussan)

SALON DE THE

TRIPTYQUE

A...

I

Contre le délire de la malaria
l'air subtil de la savane.
Il remonta le fleuve et gagna un royaume ;
lépreux, il écrivit un livre
qui raconte ses exploits.
Le désert était raide :
murs blancs en pisé.
Le sel du rire
comméragé, cancan des bigotes.
Malveillant mensonge des avocassiers
ronge mitres et hallebardes.
Santa Fé, engourdie,
grandit nous la lumière stricte et diaphane.

II

Si nous voyageons à l'étranger,
conserverons-nous la pureté de la race ?
Si nous jouons au golf

serons-nous cultivés et délicats ?
Ils n'ont pas lu leurs journaux,
ils n'ont pas entendu leurs débats au Sénat.
Ils mirent feu aux tramways
et passèrent leur chemin.

III

Dans les rues voleurs agiles
des idiots aussi qui ronchonnet et fouillent le néant.
Derrière des façades maussades, quartiers de taudis
(Etalages de pacotille. Odeur d'huile rance.)
Accroche aux jambages des portes, des pyramides de chiffons
L'œil distingue à peine la croûte d'un visage.
Je n'ajouterai pas mon grain de sable. Je me contenterai de fuir.

CITE PERDUE

Sur ce haut plateau
la température était souvent froide
Bien fournie en orge et en blé
la terre d'avril était couverte de grêle.
Deux rivières la traversaient
et six cents espagnols
cinquante mille indiens y habitèrent.
Plus tard trente temples
Et des centaines d'avocats
y exerçaient leur métier
les morts dictaient le chemin
aux nouveaux-nés
et comme ils ne payaient pas d'impôts et critiquaient à leur
[guise
ils se croyaient libres
ceux qui atteignirent cette terre perdue dans les hauteurs

remarquèrent sa feinte aristocratie
contredite par la crasse, les mendiants.
On raconte aussi que deux montagnes l'entouraient
et qu'aujourd'hui la forêt la submerge.

DANS UNE POCHE DE NERVAL

Aujourd'hui je serai hors de moi, je prendrai congé d'être,
je dirai adieu à mon enveloppe
et serai plus amical pour cet autre qui m'ensevelit.
Aujourd'hui j'ai un rendez-vous :
je rencontrerai le reflet qui me cherche,
le couteau qui me guette ;
je dessinerai avec plus d'amour ma blessure
pour que tu niches là-bas et te perdes.
Aujourd'hui je sors de moi-même, je me dis adieu,
je laisse mon visage comme preuve de départ,
je m'évapore dans la brume et ressuscite.
je marche vers la trace qui s'efface,
je me poursuis par les sentiers de la forêt :
je suis l'aboïement et la fuite sans fin du sanglier,
je suis la flèche, le saut du cerf.
Je me retrouve dans la mouche qui me boit.
Je disparais derrière la lanterne, géante dans le brouillard
et je ne suis plus que l'écharpe qui me pend.
« ne m'attends pas ce soir, car la nuit sera noire et blanche ».

(Trad. S. Yurkievich, P. Lartigue)

SENTINELLE NI CHASSEUR

rayonnants amis
 aimants
 amants
abrasifs
 unanimes
embrassés
qu'il s'arrête
 le temps de la dispersion
qu'il perdure
 s'affirme
 le sort
qu'il accorde
 asile
comble accordé
 calme
ceux qui traversent
 nous excluent
ceux qui flèchent
dit flêcheurs
tarasque à morsure
progéniture des dentés qui enfantent les dentés
qui dressent leurs ongles
 qui tranchent au travers
nous excluent
 de l'aiguillon
pointe à perforer foudre en arrêt
 du replis blindé

du bardas barbelé
 du raidissement rasant
 qu'on nous protège
 de la violence défensive
 brune carapace bouclée noire
 de la violence offensive
 tir à rougir
 ni coquille cuirasse ni poignard scorpion
 ni sentinelle ni chasseur
 qu'elle persiste la lumière communicante
 cette splendeur résiste
 dans cette intensité
 établis
 attendris
 nous étincelons
 sans appropriation bouchère
 sans serrer ni rompre
 sans
 rempart ni flèche
 sans
 suture ni entame
 sans
 tégument ni ergot
 sans
 clôture ni cassure
 et sauf
 du gosier de feu
 de la gorge mordante
 du morcellement
 et sauf
 de l'archange et du dragon
 de toute soumission
 aux mandataires de la mort
 nul ne nous écarte
 nul ne nous violente
 nul ne nous avilit
 nul ne nous détruit
 réducteurs

monstres d'écailles
 vermines qui rampent
 remparts aux dars venimeux
 les sabreurs les maudits
 surviendront les disséqueurs
 viendront sur nous
 assaillent emprisonnent oppriment
 dissoudront tireront disloqueront
 désagrègeront pour lancer nous
 dans l'enfer
 de la séparation
 dérive de navires frappés rompus
 ils surveillent nous nous guettent
 les zéloteurs de la nuit
 à la désagrégation
 précipitent nous
 les coriaces
 les cuirassés
 châtrent hachent les montés
 écarteront
 célèbrent leur saturnale de sang
 les gardiens
 les dieux guerriers
 fornicent avec les déesses du sevrage
 les dépossédeuses les désarticuleuses
 celles qui sèvent démantibulent désaxent
 les malfrats de la violation
 animaux voraces
 assiègent nous
 démoniaques aux yeux hypnotiques
 œil de cerise gelée
 qui cloue et paralyse
 les tout puissants
 caporaux
 de la ruche les frelons
 à leur phalange de chemises noires
 vocifèrent
 double éclair

faisceau de flèches

lictor/fasces/segur

impunité des dévoreurs

ils mettent nous en pièces et sans risque

et équarissent

incendient la forêt

dévastent nous nous consomment

monde qui s'écharde

tombe en miettes

poussières d'atome

tendres croûtons

grumes sommes

dans la dispersion

archipel perdu

dans la mer de la discorde

goutte qui dégoûte

purulente

à cause des corrupteurs de rivières

qui marchent sur des griffes

qui blessent dans l'intimité

rat de crasse rongeuse

rapace mouche de crasse

musaraigne de crasse

queue et verge à tête de vipère

trois gorges mènent aux entrailles

les trois vomissent du feu

les paladins

arasant les tours

pour en monter

d'autres plus hautes

alcool couleur de sang boivent ils

libation

pour liquidation

suif et sang

d'une bouche d'une oreille à l'autre

ils mangent

par lambeaux arrachent

la chair chaude

cantonnement pris de dépouilles
végétation mécanique à l'arrosage
frontières emmurées

fortifiées

garde prétorienne

ton transit autant
autant ton destin

sous la dictée totalitaire

ta vie autant

autant ta mort pour autant
les symétriques les uniformes

les escadrons

visent brisent marchent marquent
garde à vous encadrement
les occupants
rigides géomètres de l'os

les décharnés

fouillent leur cadastre expéditif

protons mortifères

nos désirs réprimeront
notre volubile notre vivace autonomie
aplatiront
tes cumulus tes nimbus
nos cyclothymies palpitantes
nos températures variables
le n'importe où du nonchalant

réducteurs ils aplaniront

ce sont eux ils sont

fouilleront dans les fichiers où sont constatées

tes filiations équivoques

fouilleront tes poches à la recherche de

l'inscription condamnable

fouilleront tes paroles à la recherche

d'une intention transgressive

fouilleront ta pensée à la recherche

d'une désobéissance

fouilleront tes affections à la recherche

des réprouvés

fouilleront à ta propre recherche
sordide sourdine du tout
les sourds te réduiront au silence

eux

les symétriques les uniformes

déposeront ta marée eux les brisants
réduiront notre croissant
assècheront la pleine mer
les concluants

réquisition des termes
confiscation du sens
sanctions des modes des temps des voix
freins des refrains

tu payeras ta parole palabreur
tu payeras les échéances de ton rêve
tu payeras le fort en gueule
je payerai les chimères tu payeras
tu payeras de ton corps

obligatoirement

ils te toucheront comptant
tu payeras de tes entrailles

de ton extinction tu payeras

garde prétorienne

les bottes battent
patrouille

arme à la main

ronde

citadelle

ni rumeur ni bruissement d'ailes

ils généralisent

le calme capital

(Adaptation H. Deluy)

CELEBRATIONS

I

Rassemblons une porte une fenêtre et quatre pensées, voilà déjà une chambre

Une chambre est sans doute le lieu où l'on entend le mieux pleuvoir

Les trois révélations de la chambre : un fantasma une araignée la femme

Celle qui n'a rien dit à table le dit avec des larmes dans la chambre

Ta chambre est plus intime que ton passé

Au bois son nid et à la ville ta chambre

II

Haut décret de présence

Elle crée par les couloirs des oreilles qui subitement volent

La solitude rend transparent son cœur vert

Elle tremble dans le vent comme nous dans la terreur

Comme nous autres elle est une frontière

(puisqu'entre vie et mort haine et amour, que sommes nous sinon frontière ?)

Oui et Non comme nous : la porte

III

ELLE NE PREND PAS RACINES comme l'armoire la chaise qui se pose seulement comme les passereaux

La chaise était un oiseau d'aile portative et de vol rare (dans la fête la chaise passait sur les épaules comme une cigogne)

Avec du vent et des papiers la voilà pigeonnier

Dans les veillées funèbres personne ne soulage plus que la chaise

Encapuchonnée d'une chemise s'éveille la chaise

Tarentule dressée dans la pénombre la chaise

La chaise spirite près de la table

Comme le poème la chaise est un nœud de lignes

La chaise soutient celui qui écrit ces lignes

IV

RONDOUILLARD RONDOUILLARD RONDOUILLARD e pur si muove

Dans le salon envié il soutenait jusqu'au sommeil le bavardage des grandes personnes

Alcove lunaire du chien dans le silence après

Dans la pénombre violette maintenant plus que le portrait il représente l'aïeul

Déjà plus que tout le fauteuil est un alors

V

LA TABLE

(La table sous le poème sur la table)

Elle ne se cabre pas comme la chaise qui démange parfois

Paisible comme la brebis la table

Sur la table on trouve la figue et le poisson

Comme au commencement ses seins la mère après la table

Deux fois par jour les voix résonnaient appelant à table

Grandir ce fut manquer peu à peu à la table

Et elle s'en fut comme un astre qui s'éteint la table

VI

PAREILLE à la nuque du bébé baptisé à l'eau de la fontaine
la laitue

Sur le sein plus tranquille que le lapin elle se blottit

Sur la table elle se partage comme en baisers au final la
ballerine

Si l'on triture la pomme la laitue on l'écartèle

Un bâillement indique exactement où s'en fut la laitue

Plus qu'à Dieu grâce au LAIT la laitue n'est pas tortue

VII

Le RADIS se brise comme une jambe

Dans le fond du radis il y a un athlète en puissance

Le radis est plus nécessaire que la crête du coq

Parfois il guide comme une étoile

VIII

SANS LES CAPRICES DE L'EAU ni la brusquerie du sang
le vin coule

Scapulaire liquide contre le découragement le vin est quel-
que chose qui nous arrive :

Une danse de paroles ou une danse un état affectueusement
partagé

Grâce au vin la nuit est un Alcazar et parler une antique
félicité

Maternel est le lait et le vin fraternel

(Trad. Yves Froment)

IL SE FAIT TARD DOCTEUR

Il se fait tard, docteur
Il arriva à El Salvador sur une mule.
Il venait d'Estebé
du Nicaragua,
de cette terre bleue
à l'odeur de veaux
et de « tiste » (1).
Il étudia à la lumière des réverbères.
Il gagna une médaille d'or.
Mais non.
Je serai plus précise.
Je le vois,
nous portant à califourchon dans le patio,
faisant le lion pour nous effrayer,
nous regardant dans les yeux et disant :
« Pour un vieux,
une petite fille
a toujours un cœur transparent ».
Je me souviens :
ma terreur étouffante
mes questions,
les murs de chaux,
mes mollets
qui n'arrivaient pas à grossir,
les arcades,
le jasmin,
le maintien de ma mère,
son trousseau de clefs
à la ceinture.

(1) Boisson rafraîchissante faite de farine de maïs grillé, de cacao, de rocou et de sucre.

Parfois, la nuit,
quand la lune
éclairait les chats sur les tuiles
et qu'on entendait crisser les cigales,
il nous parlait de Sandino,
de ses hommes,
des longues marches dans la forêt,
des marins yankees,
sifflant d'en haut les plongeurs de la mort,
pour briser leur colonne vertébrale.
Il nous parlait aussi de la césarienne,
de la découverte du petit enfant recroquevillé.
Par des journées de brouillard,
nous montions vers le volcan,
la rosée léchant nos jambes,
les branches chargées d'orchidées
et de mousse.
Nous montions vers le soleil,
jusqu'à la cime,
chaque fois jusqu'au soleil de l'Amérique Centrale.
Je voulais courir,
et j'étais femme au logis,
sortir pour chercher des nids,
et je lissais la nappe.
Mon frère, en chantonnant,
faisait ricocher des pierres
sur le lac de soufre,
d'émeraude.
Ton air de patriarche
nous inhibait.
Tu présidais la table
comme un seigneur féodal.
Je veux te parler de moi,
de ce que je suis.
Je conserve mon égoïsme,
je continue à comploter
pour m'attirer de la tendresse.
Il se fait tard, docteur.

Nous avons tous les deux vu l'aube
près d'un enfant malade,
nous nous sommes ennuyés
au milieu d'étrangers,
nous avons fait l'idiot,
nous avons trébuché,
nous sommes tombés,
nous avons dû accepter.
Tu m'as légué des richesses :
Sandino, par exemple,
l'union de l'Amérique Centrale,
l'envie d'une césarienne.
L'exil nous fait mal.
Notre rôle de parents
parfois nous gêne.
Je continue de penser d'abord à moi.
Je ne suis plus ta fille maintenant,
je suis ta complice,
ton associée.
Mes déroutes,
mes luttes
m'ont donné la larme facile.
Je pense à tout tant que je parle.
Je pense à moi
dans les choses qui arrivent.

(Trad. Michèle Gendreau-Massaloux)

QUE L'ŒIL SOIT

Le fruit exact :
Boîte transparente ?

A chaque ligne une pensée :
Effort ingénu ?

Que l'œil soit.
Un point, c'est tout.

AU-DEVANT DE L'OMBRE

Tout
l'après-midi incertain
S'en allait
dans les ténèbres :

Chante la pluie
vieille propriétaire

Comme
lorsque
la nuit
Vainquit une terre ennemie.

(Trad. Gabriel Saad)

POEME TRIVIAL

(Extrait)

Corps mon corps corps
qui a un nez comme ça une bouche
deux yeux
et telle façon de sourire
de parler

que ma mère identifie comme celle de son fils
que mon fils identifie
comme celle de son père

corps qui s'il cesse de fonctionner provoque
un grave événement dans la famille :
sans lui il n'y a pas de José Rabamar Ferreira
il n'y a pas de Ferreira Gullar

et beaucoup de petites choses qui se sont passées sur la planète
seront oubliées à jamais

corps-phare corps-follet corps défroque

traversé de parfums de poulaillers et de rat
dans l'échoppe nid
de rat

crotte de chat
sel vert-de-gris savate
brillantine bague de quatre sous
langue dans le cul dans la pachole vérole bêtes
dans les poils

corps mon corps-phallus
insondable incompris
mon chien domestique mon maître
plein de fleur et de sommeil

LE SOLEIL DANS LE MIROIR

Un soir. Un frêne qui s'incline inexorable :
le feuillage s'installe.

La cuisse, en bas, à contre-feu ;
lié le poignet délié dans la fugacité de l'huile.
Il va pleuvoir ; le ciel, furieux et vert.

Un soir comme aucun autre soir.

Ni toi ni moi mais les royaumes mourants dans les yeux
et un froid au creux des entrailles.

Un soir rempli de lances, de tambours
et plus proche la giration déchirée des opales.

Les ténèbres. La solitude. L'acerbe s'endormant.

Et les marbres cédant un peu plus chaque fois.

Ton genou assiégeant le cœur du sol.

Un sanglot dans la pierre ; et plus à fond, le tumulus.

Des braises. Souffrance de la chair.

La flammèche légère traversant la muraille.

Des trilles nous parviennent.

Argutie de l'obscurité. Ce n'est jamais demain
mais la mémoire du soleil dans le miroir.

L'aube se refuse et tu ouvres la fenêtre.

Jamais tu ne surprends les vierges fauves.

Aujourd'hui toujours aujourd'hui sous de jolis yeux amers.

Le vent fustige tôt très tôt

et pourtant tu régentes anges et bêtes.

(Trad. Claude Couffon)

RENDEZ-VOUS

Au bord du fleuve peut-être
qui descend de la cordillère frappe ses eaux contre les troncs
contre les métaux endormis, là, au premier pont qui le coupe et
que le train franchit dans un fracas qui se confond avec celui des
eaux ; là, sous la dalle de béton,
avec ses toiles d'araignées et ses crevasses
où gîtent de gros insectes, où dorment les chauve-souris ;
là, ça pourrait bien être là.
Où alors dans une chambre d'hôtel peut-être,
dans une ville que fréquentent les marchands de bestiaux,
les vendeurs de miel, les torrificateurs de café.
quand l'agitation gagne les rues
et que s'allument les premières lumières
et que s'ouvrent les bordels
et que le phono envahit les bistrotts,
dans le bruit des verres et le choc des boules de billard ;
A ce moment là, oui, le rendez-vous
et à nouveau sans témoins superflus,
ni personne que nous connaissions,
ni rien d'autre que ça, je te l'ai dit :
une chambre d'hôtel, le parfum du savon bon marché
et le lit marqué par la copulation urbaine
des éleveurs repus.
Peut-être aussi dans un hangar abandonné de la forêt,
où les hydravions se posent pour laisser le courrier.
Il y a là comme une certaine paix, un recueillement gothique
au dessous des structures en barres de fer

POEMES

I

Dame au corps blanc

lorsque tu sors
de la cascade du bain

nue (oh menue) je te vois qui secrètes
une transparence

la pénombre affleure et fleurit
dans la fraîcheur

de tes jambes

tu les sèches les ploies

les déplies

pierres lisses au milieu du Manacal
je glisse et le bonheur me baigne

je ne veux pas que tu te vêtes

toi tu ris

un éclair triste au fond des yeux

tu secoues

ta chevelure longue encore lourde

fougères de midi
torpeur qui pèse

tu me donnes un baiser tu sais (tu me le dis)

que je suis beau (« mon beau »)

tu m'embrasses (comme m'embrase ta candeur) « toi
toute belle »

dans tes bras tu m'emportes

tu m'habilles
et nous allons
jouer (une autre fois) au jardin sous la treille
assiégés passionnément
par la chaleur

II

je pense aux pages qui passent
quand j'écris
les jours
qui se défont
les signes
les secrètes
sommés
que le silence lentement
encercle
d'étincelles
soleils nombreux déjà
Neiges d'Oakland à la tombée du jour
à l'aube
le jeu
que deux corps frôlent
mains qui couvrent ou chassent
le vide
le vent
la rafale le mot
scellé autre souffle
aussi long
enfin l'orgueil
de mourir
telle une main
de sable
frottant nos yeux
écrivain dans la mémoire
le poème

III

PIERRE DE SCANDALE

Si je vais dire moi ce que je pense
je vais penser ce que je dis
je vais dire ce que je pense dans ce que je dis
penser ce que je dis lorsque je pense
mais il est tard déjà lorsque je dis ce que je pense
tard pour dire ou penser
je pense dire seulement il est tard
pour le blasphème le silence abîmé l'innocence
le sommeil ou la trame du songe il est tard
jeter la première pierre ou la dernière
l'insomnie centre de la flamme la première
rafale du matin il est tard
la jeter la reprendre être enfin le scandale

IV

AINSI FUT LE PARTAGE

ils polirent le tout
ils frissonnaient à la simple odeur de l'infortune
ils plaçaient dans la page meurtrie
des grains de sel
ils naviguaient dans l'histoire en faisant voile
sous n'importe quel vent
nous ne fûmes pas des leurs
l'inexorable fut que nous ne fûmes pas inexorables
les dieux nous oublièrent jusque
dans leurs éclairs de deuil
nous brûlâmes bien des soleils à racler une seule
parole
pour en tirer du feu

l'exilé
 non l'absent
 ni le remémoré ne fut ce que j'ai aimé ici
 ni l'ordre la symétrie le vide
 l'espace
 où l'on devine que le vent connaît
 la solitude
 ce ne fut pas l'abattu l'exalté le blanchi
 (pas le blanc)
 d'une histoire qui maintenant n'est plus que marbre
 solitaire
 le fleuve si
 qui toujours se dessine dans le présent
 l'intempérie qui ne joue pas avec les chiffres les phrases
 les inscriptions « what is past is prologue »
 l'intempérie
 c'est-à-dire
 la ruine aussi un amour
 furieux l'inclémence le sang
 un ciel aussi
 rien qu'oiseau envol clarté
 cela
 fut ce que j'ai aimé
 la forêt
 que l'automne enflamme
 entourant les maisons
 entrant comme un ami portant le feu
 (érables rouges chair de ma femme
 sagesse de l'été)
 et s'il est vrai
 que je ne l'ai pas connu
 j'ai pensé quelquefois
 à un lieu où vécut l'égarement la clairvoyance

d'un homme
son écriture de griffes sans rien d'avidé cependant
gamin redessinant toujours un idéogramme d'email
toujours impossible
« that I lost my center
fighting the world
and that I tried to make a paradiso
terrestre »

Rien dans le temps ne m'unissait à lui
revêche aventurier de l'Idaho
apatride filon
j'ai trimballé ses livres de ville en ville
sans les lire en les lisant
sans découvrir la page

blanche
le signe du scandale du sarcasme la vérité
le masque d'élégie
le rapt de Dionysos la grande vigne de la mer
exerçant
ses seuls solitaires

pouvoirs
(oh Acétés je n'ai pas eu même un reflet de ton regard
mais lentement

comme en la nuit emprisonnée
de Pise
une autrefois l'intempérie l'espace
d'une autre sorte blanc de quelque hiver
il a ourdi

son labyrinthe
(« monument d'une espèce
de banqueroute poétique »
ou du monde ?)

ainsi
le printemps devait être dissemblable
et il le fut
différente la mousse de certaines pierres de certaines
rues que je connais
et elle le fut aussi

et le fut encore
mon pas.

VI

SUMMER SWAN SONG

il y a un train qui fait trembler la nuit
comme un arbre
septembre / le feuillage effrayé le vin
s'écoule sur la terre
ici encore la profondeur du son
un rêve qui se répète
une mer et sa vague n'arrivant jamais
astres averses vastes huîtres du sud bleutées
par le désir glacial
une chambre le fil
à l'envers (des heures)
d'une page sont suspendus les lierres le silence
j'assiste à cette fin d'un jour
(confusément allais-je dire
mais ce jour-là efface mes paroles)
prévisible avec tes yeux à toi
tu apparais maîtrisant ce qui subsiste
de leur parini les choses
entraînant après toi avec moi le monde ensemble.

(Trad. Claude ESTEBAN)

NOTULES BIO-BIBLIOGRAPHIQUES

- *Claribel Alegria*, née en 1924, au Salvador. A publié des romans, des récits, des poèmes.
- *Miguel Angel Bustos*, 1932-1975 (?), ce poète a été l'une des nombreuses victimes (disparus) de la répression militaire argentine.
- *Joao Cabral de Melo Neto*, né au Brésil, en 1920. Diplomate. Editeur de poésie.
- *J.G. Cobo Borda*, né en Colombie, en 1948. Critique littéraire, rédacteur de la revue ECO, à Bogota.
- *Rubén Darío*, Nicaragua, 1867-1916. Fondateur du modernisme hispano-américain.
- *Enrique Fierro*, né en 1942, en Uruguay. Professeur de littérature à l'Université Autonome de Mexico.
- *Ferreira Gullar*, né en 1930, au Brésil. Critique d'art. A longtemps milité dans les groupes de « poésie concrète ».
- *Vicente Huidobro*, 1893-1948, Chili. Participe à la naissance de l'Avant-Garde parisienne puis latino-américaine.
- *Eduardo Mitre*, né en 1943, en Bolivie. Professeur. Critique. Vit actuellement en Belgique.
- *Marco Antonio Montes de Oca*, né en 1932, au Mexique. Proche du mouvement surréaliste.
- *Alvaro Mutis*, né en 1923 en Colombie.
- *Armando Rojas*, né en 1945, au Pérou. Rédacteur de la revue « Altaforte » (Paris).
- *Guillermo Sucre*, né en 1933, au Vénézuéla. Nombreuses activités de critique de la poésie latino-américaine d'aujourd'hui.
- *Saul Yurkievich*, né en 1931, en Argentine. Membre du collectif « Change », collaborateur d'« Action Poétique ». A publié « Envers » (1981, Seghers).

Chacun peut savoir ce qu'est l'Amérique Latine. Ce qui s'y passe. Dans la joie, l'espoir ou l'horreur, la mort. Et dans la poésie. Depuis ses origines « Action Poétique » publie des poètes latino-américains. Nous continuons. Nous remercions vivement tous les traducteurs.

FORME AVEC BOUCHE

Fin traque, ne cesse. En ses arpents on expulse l'hier par psaumes et raisons, s'y entend ton appel même si mélodié monte avec. Brûlants becs d'oiseaux-alto, en leur automne. Même si floraison de regards en leurs simples couleurs. C'est défaite des flots. Une mort m'accueille en ses duvets, s'y noie ta bouche, blanche de toutes dents et qui devait parler. Même si perfection ou gel d'oiseaux en leurs neiges, même si chutes de branches en leurs parfums.

Et l'hier y tient, se faisant des murailles. Quiconque y peut déclarer sa guerre, ou bien aller d'amour en étroite et conjointe agonie. Y regardant fenêtres, y voyant ciels et troupeaux. A gué passant, nos mains cherchent de palissantes marées. C'est plainte d'hiver, le retour des chevelures coupées, sur col et sur gorge répandues, comme toute pluie finit en droites ravines, en levées de graines, en cannibales colonies. J'y parle mon dépit : quel autre corps feront ces aubes démembrées ? Ou cette forme avec bouche, mon propre nom en marque sur cet envers, (carènes, conques, ossatures d'os, puis fin), ici le présent s'allume une fois. Ils ont la pierre creuse pour y dormir leur futur, ne perdant jamais ce cercle d'épines, arc de sourcils, ou semis de paupières changeant l'œil.

Tu, lanières serrées sur turbulents soupirs, recevant des regards le tranchant, inclinée déjà, ramassant les miettes du sexe et des jeux ardents, essuyant du doigt un sang bleui jusqu'en la voûte des cuisses. Nommant Carmel. Et peut être au loin quelqu'orage cherchant à se poser.

Alors réciter donjons, blé noir, lumière des gouttes en leur nuit versées. Tout chant. Exalter le tournant du fief, entre deux rives serré, et cette corne de brume, dédiée à la mer, qui remonte le val. Effraie, elle effraie. Marins viennent en les monts, ivres de l'envers, cherchant le profond, comme au fond de ta bouche je cherche l'Occident. Se tait le temps, demeure une chaîne de voix s'accrochant à des murs écroulés. J'y verse le lourd, une hanche blessée, ce qui reste d'un corps, la lueur de ce que je voulais dire, mais ce qu'on veut dire est rompu et reste aux abois. Qui m'affronte me tue.

QUANT A L'IMAGE

(suite)

(ET QUANT AU GROTESQUE)

Dire que le grotesque est l'humain rapporté à l'animal, forme et fonctions, c'est définir le grotesque imaginairement comme modalement hétérogène (en lui sont en rapport l'objectif — humain — et le fantasmatique — animal —) de sens régressif (de l'objectif au fantasmatique) et comme, en ce qui concerne le fantasmatique, systématiquement homogène (animal).

La double condition du grotesque est donc telle :

- tension régressive entre l'objectif et le fantasmatique,
- systématique propriété du fantasmatique animal.

Le grotesque par conséquent sera d'autant plus rigoureux, d'autant plus pur, que cette double condition sera plus purement, plus rigoureusement remplie (extrême tension et propriété profonde) et d'autant moins pur et moins rigoureux que cette condition le sera moins (tension lâche et propriété superficielle).

Si le surréalisme, poésie autant que peinture, est et reste dans son principe un fondamental renouveau du grotesque, en fait ce renouveau, s'est soldé largement par l'échec, ceci pour une double raison :

- superficialité de la propriété animale et tendance à choisir la forme et non les fonctions, le statique et non le dynamique,
- tension trop lâche entre objectif et fantasmatique et tendance à la pure et simple substitution du fantasmatique à l'objectif.

André Breton écrit dans *L'union libre* :

Ma femme à la taille de loutre entre les dents du tigre :

.....
Aux dents d'empreintes de souris blanche sur la terre blanche

.....
Aux aisselles de martre et de fênes

.....
Au ventre de griffe géante

.....
Ma femme au dos d'oiseau qui fuit vertical

.....
Ma femme aux fesses de dos de cygne

Double constatation :

- l'image animale est toujours statique, jamais dynamique, et la propriété animale est toujours forme, jamais fonction,
- la tension entre objectif et fantasmatique est atténuée au maximum par une double attribution (caractéristique du poème entier) :

attribution de chaque partie au tout par la toujours même préposition à — attribution du tout lui-même à moi par le toujours même déterminant *ma* (ce qui fait que la tension, en vérité, n'est plus entre le fantasmatique animal et l'objectif humain féminin, mais, par le relais de cette double attribution, entre le fantasmatique, entre l'image et moi : la tension simplement cède à l'effusion lyrique, universelle relation fantasmatique du moi, où l'objectif, ma femme, n'est plus objet, mais pur opérateur, mais traditionnelle figure litanique).

Ainsi, par atténuation, par lyricisation de la tension entre objectif et fantasmatique, et par élection de la forme aux dépens de la fonction, du statique aux dépens du dynamique, ainsi donc ce surréalisme, au moment même où pour son programme il le requérait, a comme exorcisé la corrosive obscénité, le comique cruel du grotesque : il ne l'a requis pratiquement que pour en opérer la transfiguration lyrique — il n'a, de l'inconscient, retenu les monstres que pour sublimer, dans la vitrine la plus élégamment conventionnelle (ici blason litanisé du corps féminin) que pour magistralement les empailler, beau bestiaire immobile.

Breton l'a-t-il su, a-t-il pressenti qu'il fallait, pour que s'accomplisse le programme « révolutionnaire », opter pour la fonction contre la forme et contre le statique élire le dynamique, et donner voix, comme lui-même peut-être le dit, non plus au seul « physique », mais au « moral » (1) ? Il écrit dans *Les états généraux* :

La vision nocturne a été quelque chose il s'agit
Maintenant de l'étendre du physique au moral
Où son empire sera sans limites
Les images m'ont plu c'était l'art
A tort décrié de brûler la chandelle par les deux bouts
Mais tout est bien plus de mèche les complicités sont autrement
dramatiques et savantes



Dans un poème intitulé *Portrait de la femme qui aime Pinochet*, publié par REVOLUTION dans son numéro 122, Henri Deluy écrit :

Une face de rat
Dans la bouche
Elle ronge

Une cervelle
D'oiseau dans la gorge
Elle picore

Une tripe de
Mouton dans le cul
Elle
Broute

Un œil
Crevé de chameau
Entre les cuisses
Elle
Rumine

Une peau de
Crapaud
Sur l'os
A gauche
Elle
Coasse

Un nerf de
Bœuf
Dans le cerveau
Elle rumine
Encore

.....
Enfin
Une aile de
Corbeau
Sous le couteau
Elle croasse

Double constatation :

— la propriété animale est propriété de la fonction et non de la forme, l'image est dynamique et non statique,

— la tension est ainsi maximum entre l'objectif, la femme en question, et le fantasmatique, l'animal fonctionnel (tension augmentée encore par le fait que le poème a paru illustré d'une photo du couple où cette femme est objectivité photographique — en accord avec le titre du poème : *Portrait*).

Le fantasmatique ici n'est plus en rien « physique » (c'est l'objectif qui l'est — photographiquement), le fantasmatique est « moral » — ce qui pour chaque trait se dit finalement en deux mots, l'un étant le sujet, elle, et l'autre le verbe d'action, de cette action que par elle accomplit l'animal intérieur : la double condition du grotesque, extrême tension et propriété profonde, n'a jamais été plus pleinement, plus violemment remplie, et le grotesque ainsi jamais été plus rigoureux, plus pur, plus insoutenable.

Un surréalisme est mort, l'autre, celui de Benjamin Péret, vit ici de sa plus belle vie — et libérateur, l'imaginaire grotesque l'est radicalement : contre tout sublime, il est salubre, il est brutal rappel de vérité. Que l'homme soit animal, on peut croire en effet que cela autorise un merveilleux bestiaire, en lieu et place humaine, à prendre « physiquement » la pose, il vaut mieux cependant savoir, aujourd'hui plus que jamais, que cela signifie en vérité que « moralement » le monstre dans l'homme est à l'œuvre et que l'objective existence humaine est profondément fonction monstrueuse.

Maurice Regnaut

(1) Hauteur de ton, élégance et noblesse de diction, verre partout, « cuisses de verre » et « loup aux dents de verre », et partout transparence, avant même les « grands transparents », perfection des corps totalement traversés, radieusement sublimés : l'écriture est profondément chez Breton celle d'un angélisme absolu — qui reste à questionner.

NOTES REVUES

Hydra n° 2 (9, rue du Moustier, 29290 St-Renan). Une belle revue faite par Michel Barré. Elle propose dans ce numéro une soixantaine de pages de textes poétiques : Raymond Farina, Jacques Abeille, Michel Barré, Jean-Louis Clavé, Raphaël Alegria, Werner Lambersy.

Orion n° 4 (Bruno Bernardi, 20, rue E.-Milan, 13008 Marseille). Illustré de dessins de Jean Paldacci, on trouve dans ce numéro des textes de Jean-Paul Duffy, Christian Vivier, Jean-Philippe Cesda, André Louis Rouquier, Roger Bozetto, S. Georgiat, Camille Gertier, pour l'essentiel des nouvelles, et des textes poétiques de Emptaz et Michel Roure. Un numéro agréable à lire.

Fomalhaut n° 4 (Patrick Dubost, 47, rue Waldeck-Rousseau, 69006 Lyon), numéro coordonné par Louis Dubost rassemblant les textes d'une quinzaine d'auteurs.

Cahiers collectifs n° 8 (Jacques Daumet, Résidence du Parc, 6, place des Manadiers, 30000 Nîmes). Comment dire en trois lignes la diversité de cette revue présentant seize auteurs aussi différents que Bernard Noël, Jean Daive ou Alain Coulangue, entre autres ?

Plein chant n° 11/12 (Edmond Thomas Bassac, 16120 Châteauneuf-sur-Charente). Un gros numéro (deux cent cinquante pages) consacré au poète Louis Guilloux : études, témoignages, hommages, photos, textes peu connus (dont une petite pièce en un acte, *le verre à liqueur*) et une bibliographie exhaustive.

Phrématique n° 23 (40, rue de Bretagne, 75003 Paris). Un petit dossier consacré aux poètes belges d'expression française et cinquante pages d'auteurs divers.

Actuels n° 23 (Henri Poncet, Sur les Roches Clermont, 74270 Frangy). Un numéro entier pour Stanislas Rodanski, avec de nombreuses lettres, un recueil *Existe* qui permet de mieux connaître cette écriture parfois déroutante, des inédits et des contributions diverses.

Caractères n° 28/29 (7, rue de l'Arbalète, 75005 Paris). Il me semble que cette revue n'avait pas paru depuis bien longtemps... Bruno Durocher nous offre ici un gros volume de deux cents pages contenant de très nombreux textes de nombreux auteurs dont la plupart n'ont jamais publié ailleurs.

Verso n° 32 (4, rue Rongier, 69370 St-Didier au Mont d'Or). Avec une régularité d'horloge, cette revue publie ses cinq numéros par an. Elle se veut ouverte et publie beaucoup d'inconnus. Dans ce numéro, elle offre ses pages à dix-huit poètes, dont la moitié d'étrangers écrivant en français. Comme d'habitude, de nombreuses notes de lectures.

Vagabondages n° 46 (3, rue Séguier, 75006 Paris). J'ai rarement signalé cette revue dont la qualité me semblait très faible. Ce numéro, consacré à la maison de la poésie de Paris, est une heureuse surprise, la plupart des textes sont de bonne venue, avec des auteurs nombreux et intéressants.

25 n° 70 (R. Varlez, 36, rue des Ramons, 4200 Ougrée, Belgique). Toujours un peu fourre-tout, un peu confuse dans une présentation qui est quand même devenue bien plus lisible. Ce numéro est consacré à la poésie brésilienne... Des notes de lectures...

Courrier du centre international d'Etudes poétiques n° 153 (Bibliothèque Royale, bd de l'Empereur 4, 1000 Bruxelles, Belgique). Ses petits dossiers... Celui-ci s'occupe d'André Frénaud qui vient de faire paraître son recueil *Haeres* aux éditions Gallimard.

Poévie n° 18/19 (17, rue Léon-Dupontreué, 80000 Amiens). Un numéro

pris en main par les élèves du collège de Péronne qui y publient leurs propres textes. Le n° 20 de cette même revue est le rassemblement sur le thème « du gris au vert au vert-de-gris » de poèmes d'auteurs contemporains.

Sud (62, rue Sainte, 13001 Marseille). Encore un copieux (350 pages) numéro hors série dans le style de ceux auxquels nous a habitué cette revue. Celui-ci est consacré à Lorand Gaspar avec des hommages, des textes inédits, des analyses, des photographies, des dessins, etc. Comme d'habitude, j'ai un peu l'impression que l'ensemble gagnerait à être élagué, à moins ressembler à un fourre-tout... mais tout le monde peut se tromper !

Hors des revues, quelques lectures intéressantes : *Ces corps mal dormants* de Pierre Delisle (aux Ed. du Pont de l'Épée) ; *Les heures à Finaliette* de Patricia Castex-Menier et *Fables des matières* de Ménaché (tous deux aux Ed. du Dé Bleu) ; deux recueils de l'excellente petite collection d'Yves Bergeret (Les Cahiers du Confluent, BP 54, 77130 Montereau) : *l'hirondelle des rivières* de Dominique Nkougou-Moundele et *Bref* de Raymond Farina ; dans la collection Folio junior en poésie (Gallimard), une excellente petite anthologie sur *le feu*, et une autre sur *la France*. Georges Jean publie aux éditions Gallimard *Le plaisir des mots*, un petit dictionnaire poétique illustré où les mots sont choisis plus pour leurs facultés imaginaires que pour leur fonctionnalité. Ce « dictionnaire », contient de très nombreux exemples poétiques ; agréable à lire, il peut aussi être un instrument de travail pour les enseignants et puis, ma fille qui a sept ans l'adore... D'autres recueils encore : *Le hasard des yeux* (Ed. L'originel) où Jean-Luc Parant poursuit l'expérience de son écriture obsessionnelle, quelque chose comme une invocation mystique où les mots tentent de se renvoyer l'un à l'autre comme pour mieux cerner le mystère de nos relations spirituelles à l'univers.

Poèmes choisis du poète hongrois Janos Pilinszki, traduit par Lorand Gaspar et Sarah Clair (Gallimard. Du monde entier), des textes d'une grande simplicité formelle (du moins est-ce l'impression qu'en donne la traduction) et pourtant d'une grande force par leur recherche de la densité et de la précision.

Le premier tome des *Œuvres complètes* de Stéphane Mallarmé dont les éditions Flammarion ont entrepris la publication : un volume de huit cent pages consacré aux poésies, édition critique commencée par Carl Paul Barbier et terminée par Charles Gordon Milan, un travail érudit considérable, mais aussi des plaisirs variés : celui de pouvoir suivre les hésitations et le travail de Mallarmé dans les textes que l'on connaissait déjà, celui de découvrir quantité de textes inconnus ou difficilement accessibles (notamment la masse éblouissante des quatrains-correspondance), celui enfin de pouvoir mettre tout cela en perspective...

Une étude passionnante de Pierre Bertaux, *Hölderlin* ou le temps d'un poète aux éditions Gallimard, racontant la vie du grand poète allemand et reprenant, avec une érudition confondante, le thème de la folie Hölderlin. Une lecture agréable, riche, un jour nouveau sur le comportement du poète Souabe, réussissant à le situer, sans pédanterie, dans le mouvement idéologique général du début du XIX^e siècle. Relire Hölderlin !

Jean-Pierre BALPE

COLLOQUE DE CERISY 83
ATELIERS D'ECRITURE

Du samedi 23 juillet (19 heures), au mardi 2 août (14 heures), sous la direction de Claudette Oriol-Boyer, conférences suivies de débats :

Jean-Pierre BALPE (Atelier de Littérature Assistée par la Mathématique et les Ordinateurs. Elisabeth BING (Histoire d'une pratique, ses postures et ses risques). Jean BLAIRON (Ecrire en classe : conséquences sur l'ensemble du cours de français). Ghislain BOURQUE (Une activité de distraction). Evelyne CHARMEUX (Ecriture et lecture à l'école primaire). Michel DUCOM (Les ateliers du G.F.E.N. : l'écriture comme savoir ». Jacques GARNEAU (La créativité en prison). GROUPE ECRITURE UNIVERSITE DE PROVENCE (Atelier d'écriture et différences/références culturelles). Louis-Philippe HEBERT (Ecriture et ordinateur). Bernard MAGNE (Stratégies de la contrainte). Harry MATHEWS (La remise en question, moyen d'enseignement de l'écriture). Claudette ORIOL-BOYER (Problèmes de la réécriture). André PETITJEAN (L'écriture du théâtre en situation scolaire). Jean RICARDOU (Le pluriel de l'écriture : les résistances idéologiques aux ateliers).



Patrick TORT. *La Pensée Hiérarchique et l'évolution*, Aubier, coll. Résonances, 560 p., 96 F.

L'intérêt de ce livre se partage entre ses contenus et sa méthode. *Les contenus* : autour d'une relecture de Darwin s'élabore une réfutation, fruit de la logique même du Darwinisme, de toute extrapolation de type *sociobiologique*. L'ouvrage analyse notamment le désaccord logique de la théorie de la sélection naturelle — sélection qui produit sa propre négation et sa propre *inversion* au sein de l'humanité civilisée — avec l'ensemble des applications qui furent faites *de la seule théorie de la concurrence vitale* à l'histoire du devenir des sociétés humaines, pour servir les intérêts pratiques du libéralisme. Ainsi firent, avec une intéressante similitude de procédés, la sociologie organiciste de Spencer et la « sociobiologie » de Wilson. Le chapitre consacré à Gobineau effectue la démonstration des failles logiques qui détruisent l'apparente cohérence de la hiéarcologie gobinienne. Condillac, Turgot, Buffon, Haeckel, Lalande sont également au centre d'analyses dont l'effet de convergence théorique apparaît dans un article conclusif — « La vérité en histoire » — où se rassemblent les motifs méthodologiques de l'« Analyse des Complexes Discursifs » inaugurée par le travail de Patrick Tort.

La méthode : il s'agit de resituer dans leur rôle l'histoire des sciences et l'épistémologie, au sein d'une discipline plus vaste, *l'analyse des complexes discursifs*, qui met en œuvre des concepts et des démarches adaptés aux déterminismes complexes qui régissent la production des discours et des textes, des sciences et des idéologies. Pas de clôture comme dans des « configurations discursives » de Foucault, mais des réseaux de discours à dominantes variables, ouverts à la répétition historique suivant des modalités dictées par les contraintes emboîtées de l'économie, de la politique et de l'idéologie. *La structure ré-itérative des grandes idéologies para-scientifiques* — comme les différentes, et toujours semblables *sociobiologies* rencontrées dans l'histoire — est l'une des découvertes de ce livre pour savants et philosophes que n'aimera pas la « nouvelle droite » ; elle y verra sa propre « nouveauté » remise à sa place : dans l'Angleterre victorienne, par exemple.

Jacqueline Salvat

action poétique

Numéros
disponibles

32-33 VLADIMIR HOLAN.

38. (Formule « poche ».) POETES POPULAIRES CHINOIS, trad. et prés. par M. Loi. QUATRE POETES TCHECOSLOVAQUES.

39. POETES IRANIENS D'AUJOURD'HUI.

40. PROSES POETIQUES. Et : *Celaya, Kirsanov, Bouritch.*

41-42. « TEL QUEL » et les problèmes de l'avant-garde.

44. (Nouvelle formule.) DU REALISME SOCIALISTE.

47. QUEVEDO, ESPRIU, SNYDER — ESPAGNE, LES TOUT NOUVEAUX.

49. COMMUNE DE BUDAPEST : 1919 — *G. Lukacs.*

50. UNE LITTERATURE PERDUE (Problèmes du récit).

Supplément au n° 53. — VIETNAM.

53. L'IDEOLOGIE DANS LA CRITIQUE LITTERAIRE.

54. S. TRETIAKOV : FRONT GAUCHE DE L'ART — REALISME SOCIALISTE — JOSE BERGAMIN — Six poètes du lycée Chaptal.

56. POESIES U.S.A. : L. Zukofsky, L. Eigner, J. Rothenberg, P. Blackburn. — Contre-poésie : Vietnam, Les « Caterpillar », poésie amérindienne traditionnelle. — Hommage à Jacques Spicer. — Neruda : poèmes.

57. CHILI — ANGOLA — ESPAGNE. La poésie de la Résistance (Pierre Seghers). — Rivière le parricide (E. Roudinesco).

58. POETES PORTUGAIS. — B. BRECHT.

Supplément n° 1 au n° 61. — Claude ADELEN : *Bouche à la terre.*

Supplément n° 2 au n° 61. — Joseph GUGLIELMI : *Pour commencer.*

Supplément au n° 64. — Léon ROBEL : *Littérature soviétique, questions...*

66. POETES BAROQUES ALLEMANDS — G. TRAKL — JEAN MALRIEU — Et : J. Tortel, J. Guglielmi, A. Lance, J. Roubaud, J. Daive, C. Carlson, E. Hocquard, M. Regnaut, E. Tellermann (Beckett), M. Broda (Jouve), D. Leeuwens (Jouve).

Supplément n° 1 au n° 69. — Bernard VARGAFTIG : *Eclat & Meute.*

Supplément n° 2 au n° 69. — Pierre LARTIGUE : *Demain la veille.*

69. POESIES EN FRANCE (2) : H. Deluy, P.-L. Rossi, J. Roubaud, IOURI TYNIANOV, J.-P. Balpe. — RAYMOND ROUSSEL : Judith Milner, E. Roudinesco.

70. POEMES DES INDIENS D'AMERIQUE DU NORD : F. Delay, J. Roubaud. — BENJAMIN PERET : J.R., P. Lusson, H. Deluy, L. Ray, L. Robel. — POESIE EN FRANCE : J. Réda. — Et : C. Adelen, G. Jouanard, A. Lance, M. Regnaut, A. Mathieu, G. Le Gal, L. Giraudon, P. Richard, C. da Silva, D. Pobel, A. Helissen, R. Chopard, J.-L. Blanchard, F. Perrin, P. Autin-Grenier, JAN MYRDAL.

71. LE PRINTEMPS ITALIEN, poésies des années 70 : l'ensemble le plus complet et le plus récent de poèmes, textes d'interventions, chansons, bande dessinée, illustrations. Réalisé par J.-C. Vegliante.

72. AUTOUR DE LA PSYCHANALYSE : O. Mannoni, M. de Certeau, J.-C. Milner, E. Roudinesco, D. Vidal, M. Broda, M. Regnaut, H. Deluy, Khlebnikov, H. Lenau et de nombreuses contributions. Fictions, théorie, délire (sur Roustang), poésie, langue (sur Jouve et Laing), jeu (sur Adamov et Winnicott), sexe (sur Foucault), mystique, errance.

73. BAROQUES AU PRESENT. — Mitsou Ronat, Pierre Lartigue. Appropriations, traductions, présentations de poètes baroques français et européens, M. Ronat, P. Lartigue, H. Deluy, J.-P. Balpe, C. Dobzynski, M. Petit, J. Guglielmi, S. Yurkievich, I. Mignot, J.-C. Vegliante, L. Ray face à Etienne Durand, Marc de Papillon Lasphrise, Andreas Mestralus, Sonnet de Courval, Salomon Certon, Du Bartas, la Demoiselle de Gournay, Quirinus Kuhlmann, Marini, Barnabé Barnes, Polotski, Herrick...

74. AVEC ANNE-MARIE ALBIACH : E. Jabès, L. Giraudon, F. de Laroque, M. Ronat, L. Zukofsky, J. Guglielmi, A. Veinstein, J. Daive, C. Royet-Journoud, J. Roubaud, H. Deluy, S. Velay. — GONGORA — POUR BRECHT... Et : Bernard Fillaire, Bernard Chambaz, M. Regnaut, Bruno Julien Guiblet, A. Rapoport.

76. PHILIPPE SOUPAULT : Bernadette Bonis, Heinrich Mann, A. Lance, L. Ray, P. Lartigue, Ch. Dobzynski, H. Deluy, S. Fauchereau, dessins de G. Planet. — POETES IRANIENS. — GERTRUDE STEIN, trad. J. Roubaud.

77. COMMENT NOUS ECRIVONS : ensemble IOURI TYNIANOV — Avec Y. Mignot, M. Etienne, A. Rapoport, Y. Boudier, J.-P. Balpe, J.-C. Depaule — Et POEMES de J. Tortel, A. Veinstein, L. Giraudon, J. Daive, J. Roubaud, M. Bénézet, P.-L. Rossi, E. Hocquard, J. Garelli, J.-J. Viton, G. Jouanard, H. Deluy, E. Arendt, B. Noël... AMERICAINS PROVISOIRES.

78. POESIE LIBRE ARABE AUJOURD'HUI. Et Jean-Paul Richter, Paul Celan, Guillevic, A. Vitez, M. Broda...

79. VINGT-CINQUIEME ANNIVERSAIRE.

80. LANGUE MORTE : Martine Broda, Pascal Quignard, Mitsou Ronat, André Libérati, Claude Grimal, Barbara Cassin, Pierre de la Combe, P.-L. Rossi, J.-C. Vegliante, Emmanuel Hocquard, P. Lartigue, Bernard Chambaz.

81. QU'EST-CE QU'ILS FABRIQUENT ? : Andréa Zanzotto, M. Petit, J.-L. Parant, G. Perec, C. Adelen, J. Garelli, J. Réda, P. Lartigue.

82-83. AVANT-GARDE, POESIE, THEORIE : M. Ronat, H. Deluy, G. Jouanard, Ch. Dobzynski, Antoine Vitez, P. Lartigue, Alain Duault, Tibor Papp, J.-P. Balpe, Claude Grimal, Montserrat Prudon, POESIE EROTIQUE DE GERTRUDE STEIN, Nicole Brossard, NOUVEAUX POETES DES U.S.A., E. Roudinesco : sur la situation actuelle de la psychanalyse.

84. LA POESIE, LE VERS : G.M. HOPKINS. — Et : M. Broda, M. Etienne, A. Salager, J.-P. Balpe, Y. Boudier, Ch. Dobzynski, S. Gavronsky, J. Guglielmi, G. Jouanard. Et : SONETS BARROCS : P. BEC. — Et : Simon de Boncourt, trouvère.

86. AMOUR AMOUR (poèmes, études, proverbes, locutions, montages, sonnets, aphorismes, etc...) : Sandor Weöres, M. Broda, Quevedo, Flamenca, P. Lartigue, J. Tortel, Gaspara Stampa, J. Thibaudeau, J. Todrani, G. Jouanard, C. Adelen, M. Benabou, H. Deluy, Khlebnikov, Maiakowski, Théophile, Boisrobert, Le Petit, Giorgio Baffo, Veniero, Jodelle, S. Yurkievich, N. Naderpour, M. Leray, Y. Boudier, Bonaparte, J.-P. Balpe, Liliane Giraudon... (37 F).

87. CLAUDE ROYET-JOURNOUD : Interventions, textes, poèmes, études, notes, dessins, photo de : A.-M. Albiach, A. Barnett, D. Cahen, M. Couturier, J. Daive, H. Deluy, F. Ducros, L. Eigner, C. Faïn, Adolfo Fernandez-Zoïlla, J. Frémon, P. Getzler, L. Giraudon, R. Groborne, J. Guglielmi, R. Guglielmi, E. Hocquard, E. Jabès, R. Laporte, F. de Laroque, R. Lewinter, C. Minière, B. Noël, J. Ortner, M. Pleyner, J. Roubaud, J. Tortel, A. Veinstein, K. Waldrop.

88. POESIE-PERFORMANCE : John Cage, James Joyce, E. Blum, E. Jandl, Kroutchonykh, Maiakowski, Aigui, Brossa, De Grot, P. Lartigue, D. Berlioux, Ch. Rist, M. Ronat, P. Lusson, L. Robel, Cl. Grimal, M.M. Prudon, Gil Jouanard... Et : H. Lucot, A. Coulange...

89-90. DE L'ALLEMAND : H. Heine, B. Brecht (inédits en français), P. Celan (inédits en français), S. Hermlin, E. Jandl, H.-M. Enzensberger, H. Heissenbüttel, H. Müller, P. Rühmkorf, V. Braun, O. Pastior, P. Wiens, R. Priessnitz, G. Kienert et de nombreux autres poètes de langue allemande (R.D.A., R.F.A., Autriche, Suisse), présentation A. Lance. Et : Jean TORTEL, A.R. Rosa, B. Noël, H. Deluy, P.-L. Rossi, M. Delouze, A. Rapoport, Ch. Tarting, F. Leclerc, H. Kaddour, Ch. Gambotti, Bl. de Prevaux, G.-D. Percet.

91. AVEC COBRA : Poètes expérimentaux des Pays-Bas.

Pratiques

N° 36 - Décembre 1982

TRAVAILLER EN PROJET

8, rue du Patural,
57000 Metz

action poétique

Bulletin
d'abonnement
ou de
réabonnement

Nom : _____ Prénom : _____

Profession (si vous désirez la préciser) : _____

Adresse : _____

— Je m'abonne pour _____ an(s) à la revue **action poétique**.

1 an	(4 n ^{os})	France	140 F	Etranger	200 F
2 ans	(8 n ^{os})		250 F		380 F
Soutien	(4 n ^{os})	(8 n ^{os})	500 F		1.000 F

● Je désire également recevoir les numéros suivants parmi ceux encore disponibles de votre revue :

— Je vous adresse la somme totale de _____ F par :

- chèque postal
- chèque bancaire
- mandat-postal
- mandat-lettre

CCP **action poétique**, 4294-55 Paris.

Rue J.Mermoz, Résidence La Fontaine au bois n° 2, 77210 Avon.

A _____, le

Signature :

LIRE

- JAMES JOYCE : *Finnegans Wake* - Gallimard.
- CHRISTIAN MORGENSTERN : *Les chansons du gibet* - Obsidiane.
- DOMINIQUE FOURCADE : *Rose-déclic 2* - Portail.
- BORIS PASTERNAK : *Ma sœur la vie et autres poèmes* - Gallimard.
- CHARLES DOBZYNSKI : *40 polars en miniatures* - Rougerie.
- LESLIE KAPLAN : *Le livre des ciels* - P.O.L.
- ALAIN COULANGE : *comme un cadavre malmené* - Flammarion.
- SERGE FAUCHEREAU : *Fiction complète* - Seghers.

Rainer Maria Rilke

LA PRINCESSE BLANCHE

Texte Français et Présentation

Maurice Regnaut

(27 F)



Giorgio Baffo

SONNETS EROTIQUES

Texte Français et Présentation

Maurice Regnaut

(27 F)



Collection "Selon" action poétique

Diffusion : Distique, Z.I. Petite Montagne Sud,

CE 1819, 91018, Evry-Cedex

Quatre journées "action poétique"

à Villeneuve-lez-Avignon cet été

- *Les poésies allemandes contemporaines*

(avec A. Lance, M. Regnaut, M. Broda)

Vendredi 15 juillet

- *Les troubadours Gallego-Portugais*

(avec Madalena Arroja, H. Deluy, J. Roubaud)

Samedi 16 Juillet

- *Avec Cobra, les poètes néerlandais*

(avec H. Deluy)

Lundi 18 Juillet

- *Poètes d'amériques latines*

(avec Saül Yurkievich, P. Lartigue...)

Mardi 19 juillet

Chaque jour à 17 heures 30